

**JOHN DEWEY**  
***L'INFLUENCE***  
***DE DARWIN SUR***  
***LA PHILOSOPHIE***  
***ET AUTRES ESSAIS***  
***DE PHILOSOPHIE***  
***CONTEMPORAINE***

TRADUIT PAR LUCIE  
CHATAIGNÉ POUTEYO,  
CLAUDE GAUTIER,  
STÉPHANE MADELRIEUX  
ET EMMANUEL RENAULT,  
PARIS, GALLIMARD, 2016

RECENSION PAR  
BARBARA STIEGLER

**P**oursuivant leur précieux travail de diffusion de la pensée de Dewey auprès du public français, les éditions Gallimard ont fait paraître en 2016 une nouvelle traduction du philosophe américain intitulée *L'influence de Darwin sur la philosophie et autres essais de philosophie contemporaine*, co-éditée par Claude Gautier et Stéphane Madelrieux, également traducteurs du volume avec Lucie Chataigné Pouteyo et Emmanuel Renault\*. Le livre réunit une dizaine d'articles et de conférences rédigés entre 1897 et 1910. Comme l'expliquent très clairement les éditeurs de la traduction française, il témoigne d'une période cruciale de « transition » et de « reconstruction », durant laquelle Dewey s'éloigne de l'idéalisme d'inspiration hégélienne pour élaborer un « nouvel empirisme fonctionnel », qui cherche ses sources, dans le sillage de William James, du côté de la théorie darwinienne de l'évolution (p. 264). La « Postface » que Claude Gautier et Stéphane Madelrieux ont rédigée en fin d'ouvrage constitue d'ailleurs, il faut le signaler ici, une excellente introduction à l'œuvre de Dewey, permettant de mieux saisir comment un livre peut conjuguer dans le même geste philosophique une reconstruction de la philosophie morale et de la philosophie de la connaissance à partir de la révolution darwinienne. Pour Dewey, en effet, c'est cette révolution qui impose que s'effondre la séparation étanche, théorisée au moins depuis Kant, entre le champ de la science et celui de la moralité.

Si l'on prend au sérieux le titre du recueil d'articles que Dewey a publié en 1910, *The Influence of Darwin on Philosophy & Other Essays in Contemporary Thought*, la parution récente de sa traduction française présente donc un premier intérêt majeur, celui de mieux comprendre l'enracinement revendiqué jusqu'au bout par Dewey dans le naturalisme en général et dans la révolution darwinienne en particulier. En quel sens la philosophie de Dewey est-elle « darwinienne » ? L'est-elle dans le sens très général où, comme d'autres à la même période (Nietzsche ou Bergson) et comme tant d'autres avant Darwin lui-même (Hegel ou Spencer), elle serait partie, pour comprendre

---

\* Barbara Stiegler est professeure de philosophie à l'Université Bordeaux Montaigne [barbara.stiegler@u-bordeaux-montaigne.fr].

l'activité humaine de connaissance, du fait de l'évolution en général ? L'adjectif, en ce cas, serait beaucoup trop vague pour être légitime. Où l'est-elle dans le sens, cette fois strict et rigoureux, où elle aurait repris à son propre compte l'hypothèse darwinienne de la sélection naturelle, et, avec elle, tout ou partie de ses éléments explicatifs (descendance avec modification, gradualisme des petites variations, malthusianisme des ressources rares impliquant la compétition entre organismes etc.) ? Et s'il fallait retenir la seconde hypothèse, le darwinisme revendiqué par Dewey est-il uniquement méthodologique – au sens où il voudrait penser la connaissance en s'inspirant de la méthode intellectuelle précise que Darwin a réussi à imposer pour penser la vie ? Ou est-il au contraire résolument réaliste, au sens où, cette fois, comme Darwin et comme William James, Dewey ferait l'hypothèse que la connaissance humaine est non seulement l'un des produits historiques de l'évolution du vivant, mais bien un produit de l'évolution par sélection naturelle des variations les plus avantageuses ? La lecture de l'ouvrage permet de donner une réponse très claire à ces deux questions. Elle permet d'établir d'abord que Dewey n'est pas seulement évolutionniste mais bel et bien darwinien, en un sens bien plus rigoureux, on va le voir, qu'il n'y paraît au premier abord. Elle permet d'affirmer ensuite que son darwinisme n'est pas seulement méthodologique mais résolument réaliste et génétique (ou, si l'on préfère « substantiel », p. 286), au sens où l'hypothèse darwinienne lui apparaît comme rendant compte, mieux que toutes les autres à ce jour, du fonctionnement réel de la connaissance.

À la suite de William James et du tournant fonctionnaliste qu'il a su imposer à la psychologie, Dewey soutient en effet que pour comprendre la genèse de la connaissance, il faut la resituer dans le contexte de l'histoire de la vie comme l'une des fonctions élaborées par l'animal humain pour s'adapter à son environnement – tournant qui fait immanquablement s'effondrer, d'après lui, tous les principes fondateurs de la philosophie depuis deux mille ans. Tel est le sens complet du titre de l'ouvrage : *L'influence de Darwin ou du darwinisme sur la philosophie* consiste, d'abord, dans le déclenchement d'une crise sans

précèdent de nos anciennes manières de penser, dont la philosophie contemporaine devrait courageusement affronter les conséquences au lieu de tenter vainement d'y résister. Ne pouvant plus se réclamer ni d'un arrière-monde permanent, ni de conditions *a priori* ou transcendantales qui précéderaient l'expérience, la connaissance doit être désormais repensée à la lumière de l'hypothèse de la sélection naturelle, avec toutes les conséquences en cascade qu'implique une telle révolution. Or on découvre, toujours dans le même ouvrage, que pour accomplir cette opération, le darwinisme de Dewey s'enrichit d'un autre élément explicatif qui ne cadre pas nécessairement avec ce que la théorie de l'évolution a retenu de l'hypothèse darwinienne : le rôle central du « désajustement » et du « conflit » dans l'apparition de la connaissance, en lieu et place d'une conception gradualiste de l'évolution, défendue à la fois par Darwin en son temps et par nombre de darwiniens aujourd'hui. Ce qui, dès lors, relance aussitôt la question : en quel sens, lâche ou précis, Dewey est-il darwinien ? Et, à la lumière de la contribution originale de Dewey à l'interprétation du darwinisme, quel est le sens philosophique profond que l'on doit retenir aujourd'hui de cette révolution ? Qu'est-ce qu'être authentiquement « darwinien » aujourd'hui ?

Le darwinisme de Dewey peut difficilement se comprendre indépendamment du « dépôt hégélien permanent » (p. 266) qui imprégnera jusqu'au bout sa philosophie, au point qu'on peut être tenté de les confondre. Avant Darwin en effet, Hegel déjà « érigeait l'idée de processus au-dessus de celle d'origine fixe et de fins fixes, et il présentait l'ordre social et moral, tout comme l'ordre intellectuel, comme une scène en devenir, localisant la raison quelque part au sein des combats pour la vie » (p. 71-72). L'hommage de Dewey à Darwin s'inscrit d'abord dans ce contexte plus général d'une pensée du devenir, de l'évolution et du processus, qui refuse de se donner un élément premier ou final pour penser le processus lui-même. Mais ce renversement historique qui, pour la première fois, place le flux du devenir au-dessus de la permanence et de la fixité, précisément parce qu'il se produit un demi-siècle avant la parution de *L'origine des espèces*, ne

nous fait pas avancer d'un pas pour saisir l'apport propre de Darwin à la philosophie de Dewey. Pour comprendre le darwinisme de Dewey, il faut se référer à d'autres passages du recueil, qui revendiquent un ancrage beaucoup plus précis dans l'hypothèse darwinienne, non pas d'une évolution en général – en quoi Darwin lui-même n'aurait rien inventé –, mais bien d'une évolution par sélection des variations les plus avantageuses. Dewey résume ainsi « le principe darwinien de la sélection naturelle » : « Si toutes les adaptations des organismes ne sont dues qu'à une variation constante et à une élimination des variations qui sont nuisibles dans la lutte pour la vie impliquée par une reproduction excessive, il n'y a plus besoin d'en appeler à l'antériorité d'une force causale intelligente qui les planifierait et les ordonnerait à l'avance. » (p. 28). À travers cette récapitulation, Dewey paraît, à première vue, reprendre à son propre compte tous les ingrédients constitutifs de l'hypothèse darwinienne. Ainsi peut-on reconnaître, dans l'ordre de la citation, 1. la place centrale du concept d'adaptation, 2. la variabilité spontanée et permanente du vivant, 3. la sélection qui opère le partage entre le nuisible et l'utile, 4. la lutte pour la vie impliquée par la thèse malthusienne d'une rareté des ressources face aux capacités exponentielles de reproduction des vivants. Si les deux premiers éléments de la citation sont hérités, soit de l'histoire naturelle (ainsi de l'adaptation, déjà centrale dans la théologie naturelle de William Paley) soit des premières formes d'évolutionnisme (qui interprètent déjà l'évolution à partir de l'adaptation et de la variation), l'apport propre de Darwin consiste, comme on sait, dans l'articulation de ces deux notions déjà disponibles avec les trois derniers éléments de la citation, qui avance : 2. une variabilité constante du vivant, 3. le rôle moteur d'une sélection naturelle des variations les plus utiles par l'élimination des plus nuisibles, 4. qui elle-même ne prend sens que dans le contexte malthusien d'une rareté des ressources disponibles. Or, à lire tout le reste de l'ouvrage, il n'est pas certain que ces trois éléments, qui occupent pourtant une place centrale dans le darwinisme contemporain, soient véritablement constitutifs du darwinisme que revendique Dewey.

À ses yeux, le cœur du darwinisme consiste plutôt en une nouvelle manière d'enquêter sur les « fins », les « buts » et les « valeurs ». Sous l'influence de Darwin en effet, « la philosophie renonce à toute enquête sur les origines absolues et les finalités absolues, afin d'explorer les valeurs spécifiques et les conditions spécifiques qui engendrent ces valeurs » (p. 28). Cette caractérisation du darwinisme comme source d'une nouvelle *enquête sur les valeurs* peut étonner, tant elle contredit l'idée courante selon laquelle Darwin aurait débarrassé la théorie de l'évolution de toute forme de finalisme ou de téléologie, illusions métaphysiques qui gouvernaient encore les conceptions de Lamarck ou de Spencer et les grandes philosophies de l'histoire inspirées de Hegel. Pour comprendre cette citation surprenante, il faut rappeler que la sélection darwinienne ne peut se comprendre indépendamment de la différence de valeur entre « l'utile » et le « nuisible », et plus généralement, entre le « bon » et le « mauvais », différence normative qui ne peut se penser sans le recours aux idées téléologiques de « fonction » et de « but » : « L'intérêt ne porte plus sur l'essence globale située derrière les changements particuliers mais concerne la manière dont les changements particuliers servent des buts concrets ou les font échouer. » (p. 30). Cette téléologie contextuelle disqualifie l'idée d'un bien absolu et d'une fin ultime, tout en redonnant tout leur sens, concret et vital, à la différence entre le bon et le mauvais. C'est autant à la lumière de Darwin que de William James, en effet, qu'il faut lire ce passage sur la multiplicité des biens et des maux : « Les biens sont. Ils sont une multitude. Mais hélas les maux sont aussi. Et les deux existent à tous les degrés possibles ou presque. Ce n'est pas le contraste et la relation entre l'expérience *in toto* et quelque chose qui se situe au-delà de l'expérience qui conduit les hommes à la religion puis à la philosophie ; mais c'est plutôt le contraste au sein de l'expérience entre le meilleur et le pire. » (p. 41). Car c'est bien Darwin qui nous apprend que, loin d'obéir à des lois universelles et statiques, la vie consiste essentiellement à établir des différences de valeur ou à opérer un choix normatif entre ce qui, ici et maintenant, se révèle être le plus utile ou le moins nuisible. Ainsi qu'il l'explique lui-même dans un passage célèbre de *L'origine des espèces*, c'est cette activité

normative qui constitue le moteur même de l'évolution comme « amélioration » : « La sélection naturelle scrute à chaque instant et dans le monde entier les variations les plus légères ; elle repousse celles qui sont mauvaises [*bad*], elle conserve et accumule celles qui sont bonnes [*good*] ; elle travaille en silence, insensiblement, partout et toujours, dès que l'occasion s'en présente, à l'amélioration [*improvement*] de tous les êtres organiques relativement à leurs conditions d'existence organiques et inorganiques. » (Darwin, 1985 : 133). Parce qu'il montre que l'évaluation est immanente au mouvement de la vie elle-même, parce qu'il y voit l'activité par excellence de l'évolution par sélection naturelle, Darwin disqualifie du même coup toute forme de transcendance qui prétendrait garantir la permanence des valeurs, redonnant à la philosophie une toute nouvelle fonction : celle de reprendre l'enquête sur les valeurs en les enracinant dans la vie, et d'abord, dans la question de l'ajustement, toujours à repenser, entre les organismes et leur environnement.

Avec la différence de valeur entre l'utile et le nuisible, ce terme d'« ajustement » est le second point d'ancrage de la philosophie de Dewey dans le darwinisme. Comme pour Darwin, et comme pour la psychologie fonctionnelle qui s'en inspire avec William James, est jugé « bon » ou « utile » ce qui favorise l'ajustement entre l'organisme et son milieu, « mauvais » ou « nuisible » ce qui conduit à leur désajustement. Parce que ce terme d'ajustement est un strict synonyme de « l'adaptation », Dewey semble ainsi reprendre à son propre compte l'idée darwinienne selon laquelle la vie évolue, sous l'égide de la sélection naturelle, dans le sens d'une amélioration continue de l'adaptation des organismes à leurs conditions d'existence. Mais en réalité, la lecture de l'ouvrage nous apprend qu'il tire de ces deux éléments empruntés à Darwin une conclusion très différente, qui aboutit contre toute attente à placer *le conflit* au cœur de la nouvelle enquête darwinienne sur les valeurs. Sous l'influence du darwinisme, nous dit Dewey, « la philosophie doit avec le temps devenir une méthode de localisation et d'interprétation des conflits les plus sérieux qui se produisent dans la vie » (p. 32). Rien n'est pourtant plus éloigné



de l'adaptationnisme darwinien et de son gradualisme des petites variations, auquel Darwin a redit son attachement tout au long de son œuvre. Pour Darwin, en effet, l'activité normative de la sélection naturelle ne se fait jamais sur la base d'une situation conflictuelle ou de crise, dans laquelle les vivants s'éprouveraient comme inadaptés à leur environnement. Elle fonctionne plutôt comme la capitalisation tranquille et graduelle d'un *optimum*, évacuant toute forme de négatif ou de conflit. S'il y a « lutte » entre les organismes, ce n'est nullement sur la question de l'évaluation de l'utile et du nuisible, automatiquement discriminés par la pression de sélection du milieu, mais uniquement au sens d'une compétition pour l'accès aux ressources rares, qui justement rend les choix de la sélection naturelle en quelque sorte automatiques. Or, si Dewey semble prêt à concéder à Darwin tous ces éléments (gradualisme, adaptationnisme, automaticité de la sélection) tant qu'il s'agit des vivants non humains, il impose à l'hypothèse darwinienne une série de transformations tout à fait surprenantes dès qu'il s'agit de penser l'évolution de l'animal humain. Faut-il dès lors considérer que le darwinisme revendiqué par Dewey repose sur un contresens fondamental ?

Le fait que le darwinisme contemporain soit aujourd'hui traversé par le conflit entre une option orthodoxe qui durcit l'adaptationnisme de Darwin, son gradualisme et avec eux l'automaticité de la sélection et, de l'autre, d'autres voies hétérodoxes (mais parfois victorieuses) qui entendent réviser le darwinisme en réhabilitant l'imprévisibilité de la rupture et du conflit et rejeter la thèse d'une optimisation automatique des vivants par la sélection, redonne en réalité toute son actualité à la question du darwinisme de Dewey. C'est là le second intérêt majeur de la parution du livre dans le contexte actuel, marqué depuis les années 1970 par le conflit entre darwiniens « orthodoxes » et partisans d'un darwinisme « révisé », intérêt qui dépasse cette fois le seul champ des études pragmatistes et dont il faudrait souhaiter qu'il occupe toute sa place dans le champ de la philosophie de la biologie. Comme Dewey, et quoique sur des bases théoriques différentes, certains darwiniens contemporains de premier ordre (Richard Lewontin,



Richard Levins, Stephen Jay Gould) refusent en effet de croire en l'automatisme de la sélection et dénoncent avec énergie, contre les néodarwiniens cette fois, l'extension d'une telle conception automatisée de la sélection dans le champ de la vie humaine. À la lumière de ce contexte, la contribution de Dewey à l'interprétation de la révolution darwinienne prend un intérêt renouvelé.

La première des transformations que Dewey impose à l'hypothèse darwinienne, c'est la thèse d'une évolution par inadaptation, elle-même à la source de la naissance de la « pensée », de « l'intelligence » et de la « connaissance », qui toutes trois prendraient, chez l'animal humain, le relais de l'automatisme de l'instinct. Comme expérience de connaissance, tout acte perceptif est déjà le signe d'un désajustement, ou d'un « échec de l'ajustement instinctif », que la perception vise justement à compenser : « La perception est, primordialement, un acte d'ajustement de l'organisme et de l'environnement différant du pur réflexe ou de l'adaptation instinctive en ceci que pour compenser l'échec de l'ajustement instinctif, il requiert une présentation objective et discriminante des conditions de l'action. » (p. 190). Ainsi, par exemple, lors de la perception d'un bruit ressenti comme effrayant alors qu'il est inoffensif, « un store qui tape contre la fenêtre à cause du vent » (p. 202). Décrivant avec minutie le passage progressif de l'expérience immédiate à l'expérience réfléchie, Dewey montre que c'est précisément « l'inadaptation » (p. 205) entre le *stimulus* envoyé par l'environnement (le bruit soudain et intense) et la réaction de l'organisme (la frayeur) qui oblige l'intelligence à prendre le relais de la sensation pour passer de l'expérience immédiate (de ce bruit qui est réellement effrayant) à l'expérience réfléchie (du même bruit effrayant désormais *connu* comme inoffensif). Au fond, c'est le caractère « inutile » et même parfois « nuisible » (p. 205) de la somme des réflexes et des instincts disponibles, et finalement, *l'inadaptation* du legs historique transmis par l'évolution, qui oblige l'animal humain à penser et à connaître, c'est-à-dire à continuer d'assurer autrement l'ajustement de son organisme à l'environnement.

Cette insistance sur l'inadaptation de l'animal humain conduit tout naturellement Dewey à valoriser les situations négatives de « crise », de « trouble » et de « conflit ». Loin que la pensée suppose, comme l'a soutenu toute l'histoire de la métaphysique, une réalité harmonieuse, rationnelle et cohérente avec elle-même permettant l'adéquation entre l'intellect et les choses (*adaequatio intellectus et rei*), l'activité de penser commence toujours par « le conflit » (p. 128) : « La condition qui précède et provoque tout exercice particulier de connaissance réfléchie est toujours celle d'une discordance, d'une lutte, d'une "collision". [...] La discordance provoque et contrôle une activité de connaissance réfléchie seulement parce que le sort d'un agent est en jeu dans la crise. » (p. 137). Ou encore : « L'objectif de l'acte de penser n'est pas d'opérer une réconciliation totale et "Absolue" entre l'existence et la signification, mais de parvenir à un ajustement spécifique entre les choses et nos buts et entre nos buts et les choses au moment précis où la crise atteint son point crucial. » (p. 128). Nul doute que l'on retrouve ici, au fond du darwinisme de Dewey, un autre aspect du « dépôt hégélien permanent » : le rôle moteur du négatif et du conflit dans la compréhension des processus évolutifs, mais ici purgée de toute tentation d'une fin ultime qui orienterait par avance tout le processus vers une réconciliation finale. Débarrassé de l'illusion, propre à l'idéalisme hégélien, que « le réel est rationnel et le rationnel est réel » (p. 71), le darwinisme de Dewey retient de la dialectique hégélienne le rôle moteur du conflit, mais en la vidant contre Hegel de toute perspective finale de « relève » (*Aufhebung*). Or, il se trouve que c'est aussi le programme d'un courant important du darwinisme contemporain : celui de promouvoir une « biologie dialectique » (Levins & Lewontin, 1985) ou, dans une version légèrement différente, une « révision » du darwinisme (Gould, 2006 : 9 sq.), émanée de toute tentation finaliste – programme qui recoupe, sur bien des points, l'interprétation deweyenne de la révolution darwinienne.

En insistant elles aussi sur le rôle moteur du conflit et de la tension dans les processus évolutifs, ces nouvelles versions du darwinisme contestent frontalement le gradualisme de Darwin lui-même,

en proposant d'y voir un aspect accidentel de la théorie, dont le darwinisme contemporain aurait tout intérêt à se défaire. À leurs yeux, les diverses versions du darwinisme orthodoxe, de la Synthèse moderne aux néo-darwiniens, ont pourtant fait le choix inverse de durcir le gradualisme des « petites variations ». Elles ont interprété l'évolution comme un processus d'optimisation continu niant la réalité de l'histoire, et avec elle le négatif de la tension et du conflit. À cette vision homogène et graduelle du temps évolutif, ces nouvelles formes de darwinisme critique opposent la réalité des discontinuités qui scandent le temps évolutif, non pas comme le croit Dewey à partir de la seule émergence de l'intelligence humaine, mais dès les premières formes de vie. C'est tout le sens de l'intérêt que Stephen Jay Gould accordera, sur le plan de l'ontogenèse, aux phénomènes d'« hétérochronie », qui révèlent que des modifications dans les rythmes de développement peuvent être le point de départ d'innovations évolutives, et sur le plan de la phylogenèse, à la théorie des « équilibres ponctués » qui décrit l'évolution, contre le gradualisme dominant, comme une alternance discontinue entre longue période de ralentissement et courte période d'accélération des changements. À la lumière de ce darwinisme révisé, la lecture deweyenne de Darwin qui insiste sur la crise et le conflit comme moteur de l'évolution de l'animal humain, mais aussi sur les décalages de rythme entre l'évolution des organismes et celle de leur environnement, autre forme d'hétérochronie pourvoyeuse d'une tendance permanente au « désajustement », retrouve toute sa légitimité. Loin de sortir du cadre darwinien, la thèse pragmatiste d'une émergence de l'intelligence humaine sur la base d'une inadaptation ou d'un désajustement entre l'organisme et son milieu, appelant un réajustement et un réaménagement de l'environnement lui-même par les capacités créatrices de l'intelligence, devrait retrouver, à la lumière de ce darwinisme révisé, toute sa place dans l'histoire et l'actualité du darwinisme. Si le fonctionnalisme du pragmatisme peut sembler tomber, à première vue, sous la critique de Gould qui, de son côté, entend redonner tout son poids au legs des structures et des contraintes internes, l'insistance de Dewey sur les désajustements qui scandent le rythme évolutif émancipe clairement

son fonctionnalisme, attentif aux décalages de rythmes et aux tensions conflictuelles qui font le tissu de l'histoire évolutive, de toute tentation adaptationniste.

C'est justement ce que confirme la notion deweyenne d'adaptation, qui continue certes de jouer un rôle central, mais au prix d'une révision fondamentale. Comme la biologie dialectique de Levins et Lewontin et comme le darwinisme révisé de Gould, Dewey critique en effet la conception courante de l'adaptation qui tend à faire de l'organisme une pâte molle, contrainte de s'adapter passivement et sans résistance aux exigences de l'environnement. À Spencer et à sa compréhension « automatique » de l'évolution par adaptation (p. 72), Dewey oppose un tout autre sens de l'adaptation darwinienne, fondamentalement interactif, et à la lumière duquel les initiatives de l'intelligence, en situation permanente d'incertitude, sont *naturellement* amenées à prendre toute leur place : « Le progrès de la biologie a accoutumé notre esprit à l'idée que l'intelligence [...] est une méthode d'ajustement des capacités et des conditions au sein de situations particulières. » (p. 73). Pour Levins et Lewontin, de même, le véritable sens de la révolution darwinienne consiste à montrer que toute l'évolution du vivant suppose cette interaction constante de l'organisme et de son environnement : « L'incorporation de l'organisme comme un sujet actif dans sa propre ontogénie et dans la construction de son propre environnement mène à une relation dialectique complexe entre les éléments de la triade gène, environnement, organisme. » (Levins & Lewontin, 1985 : 105). Comme chez Dewey, la relation est ici « dialectique » au sens où elle décrit une tension entre les conditions fixées par l'environnement et celles exigées par l'organisme lui-même, qui ne se contente pas de se laisser modifier par la pression du milieu, mais qui participe également activement à le modifier et à le construire. En lieu et place d'une adaptation qui se produirait automatiquement, il s'agit donc de décrire des processus d'interaction et de réajustements dont l'issue restera toujours imprévisible, puisqu'elle fait fond sur une situation conflictuelle de tension que « l'adaptationnisme », dans sa détestation du conflit, fait tout pour nier et évacuer. Au fond, c'est

l'automaticité d'une sélection naturelle toute-puissante, opérant sur le matériau passif et homogène des petites variations génétiques, qu'il s'agit de contester : « L'organisme fait [*makes*] son environnement et participe donc à nouveau à sa propre construction. Finalement, l'organisme, dans la mesure où il développe et construit un environnement [...] définit les conditions de la sélection naturelle. » (p. 105-106).

Dans les deux cas, qu'il s'agisse de l'organisme ou du gène, c'est la conception atomiste qui sous-tend la thèse d'une automaticité de la sélection qu'il s'agit de déconstruire. Pour Levins, Lewontin et Gould, Darwin reste prisonnier de ce postulat atomiste, que la Synthèse moderne puis le néo-darwinisme durciront encore en les miniaturisant soit sous la forme du « trait » (caractéristique phénotypique ou comportementale considérée comme unité de base sur laquelle opère la sélection), soit sous celle du « gène égoïste ». Comme les individus darwiniens, « traits » et « gènes » sont majoritairement conçus comme des atomes indépendants, mécaniquement en compétition les uns avec les autres dans un contexte de ressources rares et du même coup convertibles en « données » (*data*), elles-mêmes calculables par la puissance de computation des algorithmes. Mais pour Dewey, comme pour la biologie dialectique et le darwinisme révisé, le sens véritable de la révolution darwinienne est tout autre. Loin de renforcer l'atomisme de l'individu organique et de sa décomposition en « données », elle disqualifie au contraire toute forme d'« existence enclose en elle-même » : « Avec le changement de point de vue, de l'existence enclose en elle-même au processus inclusif, de l'unité structurale de composition à l'unité de fonction de contrôle, de la forme sans changement au mouvement dans la croissance, c'est l'ensemble du schème des valeurs qui est modifié. » (p. 225). Au mécanisme de sélection censé réguler automatiquement les collisions entre unités atomiques, la révolution darwinienne bien comprise doit opposer une vision écologique de la pluralité des interactions, qui redonne la priorité au contexte local, situé ici et maintenant, tout en l'articulant à une compréhension multi-niveaux de l'histoire évolutive, refusant

de se donner une unité atomique élémentaire qui fournirait le matériau passif et isotrope de la sélection.

Avec cette lecture de la révolution darwinienne, Dewey donne – près d'un siècle avant Levins, Lewontin et Gould – des arguments philosophiques puissants contre la vision inverse que défendront les néo-darwiniens. Avec Richard Dawkins, Daniel Dennett résume en effet « le cœur de l'idée darwinienne » comme une mise hors-circuit de l'intelligence conquise par la victoire de l'atomisme dans les sciences de la vie, Darwin ayant révélé que ce que l'on voulait imputer à l'intelligence d'un dessein était en réalité « décomposée en parties si petites et si stupides qu'elles ne pouvaient absolument pas compter comme de l'intelligence, [mais devaient être] distribuées dans l'espace et le temps sous la forme d'un gigantesque réseau de processus algorithmiques » (Dennett, 2000 : 153). Tandis que la leçon de Darwin consiste, pour le néo-darwinisme, à révéler qu'« une petite parcelle impersonnelle, butée, automatique et aveugle de la machinerie moléculaire est la source ultime de tout l'agir, donc de la signification, et donc de la conscience, dans l'univers » (p. 232), Dewey retient de Darwin la leçon inverse : celle d'une dissolution de tout élément atomique premier, censé être la source de toute l'évolution ultérieure, au profit d'une compréhension des processus d'interaction orientés vers des fins situées, toujours locales et provisoires, et dont l'issue nécessairement imprévisible ne peut être prévue par aucune forme de calcul. Si Dewey conteste, comme les néo-darwiniens, toute partition dualiste entre les sciences de la nature et les sciences de l'esprit, et à travers elle la grande partition kantienne entre le règne de la nature et celui de la liberté, c'est pour en tirer une conclusion rigoureusement inverse. Au lieu de mettre l'intelligence humaine hors-circuit et de dévoiler la puissance de calcul des algorithmes appliquée aux données du vivant, la révolution darwinienne, parce qu'elle place l'incertitude et le conflit sur les valeurs au cœur de l'histoire de la vie, redonne au contraire toute sa place et tout son sens à la logique expérimentale et créatrice de l'intelligence collective. À l'heure où les interactions entre les sciences de la vie et l'avenir des sociétés humaines deviennent des



enjeux politiques majeurs, la leçon de *L'influence de Darwin sur la philosophie* mérite en effet d'être méditée. Faut-il espérer, avec les néodarwiniens et les partisans de l'intelligence artificielle, une automatisation généralisée des processus de décision, reposant sur la production exponentielle des *data* et sur les capacités de computation, elles aussi supposées exponentielles, des algorithmes chargés de les traiter ? Ou faut-il au contraire considérer, avec le pragmatisme américain, que l'intelligence humaine, dans la situation permanente de conflit et d'incertitude qui est la sienne, n'a pas d'autre choix que de se socialiser en intelligence collective, comprise comme « méthode de diagnostics et de pronostics moraux et politiques » (p. 32) ? Si, pour Dewey, la socialisation de l'intelligence, tournée vers la détermination commune des valeurs et des choix collectifs, a toute sa place dans la nature, c'est parce qu'elle ne fait que révéler, en les intensifiant, les capacités créatrices et inventives de la « logique génétique et expérimentale » (p. 33) qui anime, depuis ses débuts, le laboratoire de l'évolution du vivant. Comme la biologie dialectique et comme le darwinisme révisé, tout l'intérêt de la contribution de Dewey à ce débat aujourd'hui brûlant est que, loin de se draper dans le royaume moral d'une société plus « humaine », c'est sur la base d'une compréhension rigoureuse et darwinienne de la vie biologique et de son évolution qu'elle disqualifie la conception atomisante et automatisée des vivants et de leurs procédures de décision qu'un certain récit de l'histoire de la vie tente aujourd'hui, elle aussi au nom de Darwin, d'imposer aux sociétés humaines.

## BIBLIOGRAPHIE

- DARWIN Charles (1859/1985), *The Origin of Species*, Londres, Pengu Classics.
- DENNETT Daniel C. (1995/2000), *Darwin est-il dangereux ?*, trad. P. Engel, Paris, Odile Jacob.
- DEWEY John (1910), *The Influence of Darwin on Philosophy and Other Essays in Contemporary Thought*, New York, H. Holt.
- DEWEY John (2016), *L'influence de Darwin sur la philosophie et autres essais de philosophie contemporaine*, trad. L. Chataigné Pouteyo, C. Gautier, S. Madelrieux et E. Renault, Paris, Gallimard.
- GOULD Stephen Jay (2002/2006), *La structure de la théorie de l'évolution*, trad. M. Blanc, Paris, Gallimard.
- LEVINS Richard & Richard LEWONTIN (1985), *The Dialectical Biologist*, Harvard University Press.